



LES LETTRES Le Périgordinnes

Poésie - Musique - Littérature - Archéologie.

Administration, correspondance et articles: LES LETTRES PÉRIGORDINES, 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

Abonnements et envois de fonds: Charles SOUDEIX, 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

JOURNAL LITTÉRAIRE
PARAÎSSANT
TOUS LES DEUX MOIS
(sauf en août et septembre)

Comité de Rédaction sous la direction de Charles SOUDEIX, avec Marcel Fournier, Daniel Gillet, Adrien Colin, Jean Moreux, Paul Courget, Jehan de Chanterive, Pierre Dantou, Antoine Payancé, Alain Roussel.

LETTRÉS D'OC

par Marcel FOURNIER

Un journal consacré aux « Lettres Périgordines » ne saurait être complet s'il ne faisait une place aux œuvres occitanes qui de tous temps ont vu le jour dans notre province. C'est pourquoi j'ai accepté, à la demande de Charles Soudeix, de collaborer à ce journal afin d'y présenter auteurs anciens et modernes qui écrivirent dans notre dialecte.

Cette confrontation des écrits dans les deux langues usitées en Périgord pourra montrer un certain parallélisme entre les deux littératures qui existent chez nous, parfois similitude des sources où elles sont nées et leur ressemblance formelle. Puisque le Périgord, comme la France, est assez riche pour avoir deux littératures il importait de ne pas supprimer une des faces du diptyque, de ne pas passer sous silence l'une des deux et par cela même d'appauvrir notre province.

Enfin la tentative audacieuse, disons même téméraire qu'est la création d'un journal littéraire et qu'il est réconfortant aujourd'hui de voir entreprise par un jeune, méritait qu'on lui apportât une aide, si faible soit-elle. Il est un fait, c'est que les œuvres en Oc, sont chez nous moins connues que les œuvres d'Oïl. La difficulté des éditions, la parution de tels écrits occitans publiés seulement dans des revues à tirage forcément limité au nombre des abonnés, n'ont assuré à ces œuvres qu'une diffusion restreinte. L'unique tentative faite pour donner une large audience à une œuvre d'Oc, fut celle tentée avant guerre par la Coopérative Scolaire des Lèches qui, ayant créé une société de Diffusion Félibrénne, entreprit l'impression de l'œuvre entière de Robert Benoit, parue en trois volumes ou sous forme de petites brochures; mais cette tentative isolée fut sans lendemain.

De ce fait, un jeune Périgordin curieux de connaître (autrement que par les extraits de son livre de littérature, extraits traduits et non pas textes d'Oc) l'œuvre d'un Bertrand de Born ou d'un Arnaud de Mareuil, ne pourra le faire qu'en recherchant dans les bibliothèques des livres rares et que beaucoup ne pour-

ront emprunter. Qui, parmi les jeunes, aura la facilité de découvrir en feuilletant le *Bournat* ou les Bulletins de la Société Archéologique, les poèmes de tel écrivain, les articles de tel érudit et pourra ainsi se rendre compte de la présence chez nous d'écrits qui empruntent à notre langue d'Or une saveur et une sonorité particulières en même temps qu'ils expriment avec vérité les sentiments de notre population.

Et pourtant quelle curiosité se manifeste à la lecture de ces œuvres inconnues dès qu'on les présente à un auditoire et comme on sent les esprits attentifs et comme ces voix qui, des mots quotidiens ont su faire une musique, trouvent aisément le chemin des esprits et des cœur de ceux qui, usant de cette langue, n'avaient jamais imaginé qu'elle put servir à autre chose qu'à parler du temps et des travaux et des menus événements de la vie.

Ce regain de goût et de passion que nous

voyons se faire jour pour le théâtre en France ne connaissent-ils pas un égal renouveau en Périgord et ne se manifestent-ils pas par une demande accrue de pièces en dialecte, plus facilement apprises et mises en scène? Et ce théâtre d'Oc, seule forme survivante d'un théâtre populaire français qui descend en droite ligne des Mystères, des Fabliaux, des Farces du Pont Neuf avec leurs personnages à peine transformés, mais identiques surtout par leurs caractères, ne connaît-il pas lui aussi pareille faveur?

Il me semble inutile de chercher d'autres raisons et d'autres justifications à la nécessaire présence de cette chronique qui pourra, j'en suis certain, contribuer à faire mieux connaître les « Primadiés » de notre Langue d'Oc et aussi les écrivains actuels parmi lesquels certains jeunes apportent un son nouveau. C'est ce que je m'efforcerai de faire et je n'ai pas d'autre ambition.

M. F.

Quand l'Avenir PLEIN DE PROMESSES se penche sur le Passé PLEIN D'AMERTUME

L'auteur de ces lignes, de plus en plus grandement étonné qu'il ait été fait appel à une collaboration d'un intérêt doux, s'est plongé dans des rêveries agréables.

Agréables, peut-être, pour celui qui tourne ces pages d'hier qui n'ont que la valeur de la chose passée.

Des reminiscences qui accentuent bien des regrets. Quand une vie est maladroitement faite, à quoi sert l'amertume... On ne peut plus être et avoir été...

Aujourd'hui, la banalité du fait divers où se mêle le massacre de la pensée.

A la recherche du gros événement qui permet de noircir du papier...

Le drame qui bouleverse toujours, quelle que soit la cuirasse forgée par ceux qui animèrent une vie déjà lourdement chargée dans l'information.

...Et, cependant, il était si plaisir d'émailler des récits les plus bouleversants de ces tourments littéraires puisés au contact des grands maîtres en l'art de bien dire: d'un Gabriel Sarrazin, le poète en prose; d'un Henri Meriot, le poète-relieur aux mille et une fioritures, plus encore de Noël Santon qui, sa grande admiration pour Rachilde se rapprochait tant de ce Périgord bénit des Dieux...

Depuis dix-huit années, l'auteur de ces lignes ne cesse de manifester son admiration profonde pour ce Périgord enchanteur, avec son charme troubant.

Ses paysages enchantés; la saveur extrême de sa langue, saveur que l'on ressent à l'expression de ceux qui la parlent.

Tout cela nous fait nous tourner vers ces jeunes qui ont toutes les audaces, celles qui ont permis à cette publication de voir le jour.

Sous un ciel incomparable, ce jour est resplendissant, il est plein de promesses.

Et c'est tout cela qui permet à l'homme du passé que nous sommes, de se complaire dans cette jeune et sympathique compagnie dont la porte nous a été si gentiment et si largement ouverte.

Daniel GILLET.
le Jean des Tilleuls d'hier.

A nos lecteurs

Le premier numéro de *LETTRES PÉRIGORDINES* a été très bien accueilli. C'est peut-être parce que ce journal présentait une formule nouvelle dans la rédaction et la coordination de ses articles.

Nous croyons plus sûrement que l'objet véritable de ce bel accueil est dû à nos écrits sur notre beau pays du Périgord. De nombreuses lettres reçues à ce sujet nous le confirment. En effet, comment ne pas être conquis par tout ce qui touche notre si plaisant et pittoresque terroir?

Comme un journal quelconque, étranger ou non, était assuré de trouver un sympathique accueil en venant nous parler de l'Afrique Equatoriale ou de l'Asie Mineure, y avait-il à craindre de provoquer moins d'intérêt en parlant de notre belle terre Périgord, royaume des Troubadours? Nous ne le pensons pas et ne l'avons jamais pensé. D'ailleurs, nous le répétons, le grand nombre de lettres de félicitation et d'encouragement reçues dès la première publication de notre journal, nous font entrevoir le début de notre réussite.

Nous pourrions déjà, avec ces messages précieux et encourageants, constituer un LIVRE D'OR des *LETTRES PÉRIGORDINES*.

Nous nous devons de publier quelques extraits de lettres prises au hasard dans notre volumineux courrier.

DE PERIGUEUX. — Recevez, Monsieur, mes félicitations pour votre bel effort et mes remerciements pour l'article... paru dans *Lettres Périgordines*.

Mme R.B.

DE PARIS. — Compliments et vœux pour les *Lettres Périgordines*.

M. L.L.

DE SARLAT. — J'apprends la naissance de *Lettres Périgordines* que j'accueille avec plaisir et auxquelles je souhaite beaucoup de succès

J.R.

DE BORDEAUX. — Mes félicitations pour votre initiative, à laquelle je souhaite prospérité et longue vie

R.D.

DE BRANTOME. — Je souhaite que cette publication, qui comble une lacune, obtienne tout le succès qu'elle mérite, à Périgueux et dans tout le Département, auprès d'un nombreux public compréhensif, ami des Lettres et des Arts, et soucieux d'encourager les efforts louables de son fondateur et de ses collaborateurs.

S.D.

DE SAINT-LAURENT-PLERIN (Bretagne). — J'ai bien reçu le premier numéro de *Lettres Périgordines*. Sa présentation me plaît; la ligne de conduite qu'il trace promet beaucoup. Je lui souhaite longue vie, en un temps où les revues littéraires meurent si rapidement.

Cette revue m'intéressera tout le temps qu'elle présentera de belles idées exprimées en vers classiques, dépouillées de l'anarchie littéraire que l'on recouvre pudiquement du nom de modernisme; tout le temps qu'elle présentera des contes dans une langue claire et élégante.

Ce sont les qualités que je trouve dans le numéro que j'ai sous les yeux

L.J.

POUR UNE MISE AU POINT

Un pointilleux confrère, déguisé sous le pseudonyme « Piarrou », nous ayant égratigné dans une récente édition du journal « Périgord Mon Pays », nous lui avons adressé cette réplique qu'il aura sans doute le courage d'insérer comme il est d'usage dans une Presse honnête:

Périgueux, 3 mars 1955.
Monsieur le Rédacteur

On me communique un article paru dans le numéro 78 de votre journal, qui veut être le grain de poudre d'une polémique et dans lequel je suis mis en cause à propos d'une « coquille » sans importance relevée dans un de mes écrits, par les soins minutieux d'un certain « Piarrou ».

Il s'agit de ce mot : « En Temps que fondateur » etc., pour « En Tant que », etc... Vous avez bien voulu me conseiller d'aller apprendre à écrire. Quelle sollicitude à mon égard ! J'aurais cru que vous eussiez compris qu'il ne s'agissait là que d'une simple faute d'inadvertance commise par le linotypiste. Les lecteurs intelligents ont rectifié d'eux-mêmes l'erreur. Et je leur en sais gré.

Effectivement, je n'ai, en écrivant ce mot, aucunement pensé à la couleur du ciel, ni au temps qu'il faisait.

Il est au moins étrange qu'un journal qui se dit pour la bonne entente des Périgordins oublie de suivre la voie qu'il s'est tracée. Mais puisqu'il se trouve aujourd'hui pour contredire ce sens, je vous requiers d'insérer cette lettre dans votre prochain numéro, en réponse à l'article publié.

Il faut plaindre celui qui, n'ayant pas le courage de signer par son nom, mais par un pseudonyme plus ou moins transparent, ne sait que s'attaquer, lâchement d'ailleurs, à un jeune de dix-neuf ans qui ne demande, lui, qu'à rester en dehors de toute polémique et qu'à atteindre le but littéraire qui fait seul l'objet de son ambition.

Je ne pensais point que mes premiers pas dans les Lettres me mettraient aussi superbelement en relief dans vos coûnes, tout en déplorant cependant le caractère haineux d'un confrère d'âge mûr, je me doute, qui, bien qu'éloigné de sa petite patrie, devrait avoir un peu de considération, voire même d'indulgence pour un jeune compatriote qui se lance dans une carrière aussi épineuse.

Or, je dis ceci à mon détracteur : Carnaval est passé, abaissez votre masque ! Il m'est difficile de parler à une statue sans cœur ni visage et d'en être compris. C'est, en outre, perdre mon temps si nécieux.

Tout bien réfléchi, il vaut mieux s'entretenir avec un sourd - malentendu avec un homme de baïle, autrement dit un épouvantail qui n'a que le pouvoir d'effrayer les rats de littérature et de donner le sourire à celui qui ne craint pas de signer honnêtement

Charles SOUDEIX
Poète, auteur du recueil de vers
« Ombres et Reflets »
Directeur-Fondateur du journal littéraire
« Les Lettres Périgordines »

Au reste, « Piarrou », qui a daigné nous écrire une lettre personnelle, devrait bien surveiller lui-même son orthographe: la « Voie » qu'il nous a tracée est également bonne pour lui. C'est notre humble « Voix » qui le lui conseille.

Marcel FOURNIER

LAURÉAT DU PRIX FABIEN ARTIGUE

de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse

Le Grand Prix Fabien Artigue de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, attribué cette année à une œuvre en prose, a été décerné au Majoral Marcel Fournier, notre ami et collaborateur de « Lettres Périgordines », pour son livre le « Théâtre de la Gabio ».

Nous adressons nos bien vives félicitations au Majoral, dont l'incessante activité et l'œuvre littéraire sont un ardent plaidoyer en faveur des traditions du folklore et du dialecte périgordins.

N.D.L.R. — Le « Théâtre de la Gabio », édité par l'Imprimerie Joucla, est en vente à la Librairie de la Presse, rue Taillefer.

Lettre

adressée à M. Charles Soudeix
par « PIARROU »

travesti de M. Jacques Magne

Avant de mettre dans le commerce (c'est-à-dire entre les mains de deux douzaines de braves bougres sans malice) une feuille littéraire... De grâce, ne vous noyez plus dans cette logo machie délirante. Prenez garde : il ne suffit pas de « pondre » n'importe quelle sottise, de catapulter dans les airs n'importe quel « message » pour être un génie.

Calmez vos ardeurs « écrivassières », vous vous rendrez un fier service...

Jacques MAGNE,
Chef du service de Presse
de la Radiodiffusion Française
Rédacteur en chef de « Radio-55 ».
7 Mars 1955

A celui qui nous somme... et qu'on assomme !

Antithèse d'un mot qui en latin fait *grand*,
Polémiste éprouvé, aux reculs flagrants,
Bouffon qui, pour user de ton rustre verbiage,
Me coiffe du bonnet dont tu as l'apanage,
Savoir-vivre et génie sont deux bons numéros
Lesquels, en ton esprit, totalisent Zéro.
Vous êtes satisfait, maintenant, camarade,
De ces vers que m'inspire votre vile bravade !
Compatriote aigrì qui ne savez parler
Que pour nous humilier ou nous écarter,
Croyez que si mon nom eut seul été en cause
Je ne vous eusse point dédié cette dose
De vérités profondes vues sous plusieurs aspects ;
Mais c'est que mes lecteurs ayant droit au respect,
N'acceptent point le nom de *bougres sans malice* !
On leur doit des égards, et c'est avec justice
Que j'endosse le titre *Emissaire* en leur nom.
Je vous laissais en paix. Pourquoi cette agression ?
Que vous ai-je donc fait ? Oh ! vous pensiez sans
doute Paralyser ma plume et me mettre en déroute,
Afin que votre orgueil puisse dire : j'ai gagné !
Vous vous trompez, Monsieur, et même vous bai-

gniez

Dans cette vilénie que moi, jeune poète.
Je qualifie de lâche et puis de malhonnête !
Ah ! vous ne craignez pas de ridiculiser
Mes écrits qui, bien sûr, sont loin d'être parfaits
Puisque que je suis tout jeune et que je sais
Très bien que vos assauts ne sont que jalouse.
Dix neuf ans ! C'est mon âge. Cela vous extasie
Et cela vous inquiète à la fois, c'est certain.
Pourtant je dis ceci : il faut être un pantin
Sans cervelle ni cœur pour chercher à occire
Celui qui a le don de penser et d'écrire.
Ayant peur de livrer des combats acharnés
Contre des adversaires trop bien enracinés,
Vous retournez vers moi votre plume acérée
Et vous égratinez ce que j'ai de sacré :

Mes écritures !
Cela m'est un affront et je supporte mal
Ces genres d'égratignures.
Vous n'aurez rien gagné en me volant du mal
Sinon, et volontiers,

De la pitié.

Et je vous dis aussi sans colère ni mépris :
Charles MAGNE était grand et vous êtes petit !

13 mars 1955.
Charles SOUDEIX.

REVUES

Nous avons reçu : Le Périgourdin de Bordeaux ; « L'Eveil du Périgord » ; « Le Courrier Vauclusien » ; « Entretiens sur les Arts et les Lettres » ; « L'Alsace Poétique ».

VISAGES DU PÉRIGORD

Le Maître Dessales-Quentin

Tout a été dit sur le Maître. Depuis quarante ans, les journaux et les revues ont célébré son talent dans toute la France.

Robert Dessales-Quentin est né le 25 Août 1885, à Brantôme, l'une des plus pittoresques cités de la Dordogne. A quatre ans, à la suite d'une grave maladie, le futur artiste devient sourd.

...L'enfant n'entend plus, mais il regarde avidement. Aucun bruit ne vient plus distraire le jeune garçon qui rêve dans le jardin ou sur les bords de la Dronne. Et ce fut peut-être dans une de ces merveilleuses après-midi, pleines de ciel bleu, d'ombre verte, de glycines mauves, de tuiles grises ou roses, que naquit la vocation d'artiste de Dessales-Quentin.

(Pierre Fanlac, R. Dessales-Quentin. Peintre périgordin.)

x x x x x

Après qu'il eût terminé ses études à l'Institut National des Sourds-Muets de Paris, il entra à l'Académie Julian, dans l'atelier de Jean-Paul Laurens.

En 1909, il expose pour la première fois au Salon des Artistes Français. En 1920, il devient membre de la célèbre société et rarement la critique a laissé passer une de ses expositions particulières sans s'en occuper en termes flatteurs.

(Marquis de Fayolle.)

Depuis son entrée à la Société des Artistes Français, ses expositions se succèdent dans toutes les villes de France : à Paris, à Roubaix, à Vandœuvre, à Arras, à Nancy, à Sarrebrück, à Borsigau, etc... Chacune est un succès.

Officier d'Académie (5 mars 1910), Officier de l'Instruction Publique (7 avril 1923), il obtient, en 1937, un Diplôme d'honneur à l'Exposition des Arts et des Techniques.

Mais Robert Dessales-Quentin ne pouvait pas oublier sa ville natale. Il est fondateur du Musée de Brantôme, et en a été nommé conservateur par arrêté préfectoral du 13 mai 1937.

Ajoutons qu'il est Chevalier de la Légion d'Honneur (29 mars 1939).

CHRONIQUE MUSICALE

Les Jeunesses Musicales de France

La saison des J.M.F. s'est terminée avec une conférence-concert supplémentaire qui a réuni deux grands noms de la musique française : Janine Dacosta et Roland Manuel. Les engagements pris par la délégation de Périgueux auront donc été tenus. Il fallait être animé par une belle dose d'optimisme pour relancer ce groupement qui, à ses débuts, s'était heurté à l'indifférence du public. Si, à ce jour, les résultats financiers ne sont pas tellement brillants, le comité a eu la satisfaction de constater qu'un solide noyau d'amis, toujours plus nombreux, a répondu à tous ses efforts. L'espoir de la prochaine réouverture du Théâtre Municipal enlève déjà un pesant souci à ceux qui ont pour mission d'organiser les réunions.

LE BUT DES J.M.F.

« Les J.M.F. ont pour but d'enrichir la culture générale de la Jeunesse Française en lui faisant mieux connaître et aimer la Musique, qui ne peut rester l'apanage exclusif d'une « élite intellectuelle », mais doit pénétrer profondément dans la vie de la nation.

Les J.M.F. veulent initier à la vraie musique tous les jeunes de France, non pas seulement pour les joies qu'elle donne, mais parce qu'elle possède

C'est toujours avec plaisir que nous attendons, en son studio de la rue Gambetta, son exposition annuelle.

Doué d'une grâce quasi enfantine qui fait le charme de son regard, le Maître, en fluides aquarelles, célèbre les paysages qui l'émurent : Brantôme et Bourdeilles, la Dronne qui caresse le pied de leurs coteaux, leurs jardins et leurs frondaisons.

Eprouvant le besoin de communier avec le ciel, un paysage pour lui n'est pas un jeu, c'est l'affirmation de beaux rythmes, de puissants contrastes, de grandes forces. Il étreint avidement, avec une gravité religieuse, les arbres pleins de pénombre, les troncs vivants sur lesquels la lumière joue et qu'il baigne dans des ciels immenses bleus...

En couleurs limpides, amoureuses des tons atténusés, sont décrites nos plages de Bretagne où le sable se colore de mille reflets, et les eaux océanes qui bercent mollement la course des voiles.

Peignant par nostalgie des formes et des décors préférés, vivant au milieu de ses rêves, le Maître Dessales-Quentin est un grand admirateur de la nature, du plein ciel et du calme perdu. De son Périgord, tel tournant de route, telle ligne d'horizon, il les trouve inscrits au plus profond de son cœur.

C'est sa plus grande nouveauté que d'avoir exprimé la majesté du plein jour, de l'azur égal, des ombres des feuillages denses et des profondeurs boisées... Ses tableaux dévoilent doucement l'âme d'un artiste délicat et subtil.

Jehan de Chanterive.

une valeur sociale : elle doit avoir une place de choix dans les loisirs de l'homme de demain. C'est donc par elle que les J.M.F. veulent préparer la jeunesse d'aujourd'hui à un avenir meilleur.

Les J.M.F. ne sont inféodés à aucune doctrine politique ou religieuse. Respectant toutes les opinions et toutes les croyances, elles ignorent les partis, les castes, les sectes et les races. Elles rejettent tout ce qui peut diviser, pour embrasser tout ce qui peut unir. Or, il n'existe pas en ce monde de plus puissant trait d'union que la musique ».

LES MOYENS DES J.M.F.

Pour arriver à atteindre leurs buts, les J.M.F. cherchent à éveiller la sensibilité chez les jeunes, en organisant pour eux des conférences-concerts. Ce sont les plus grands noms de la musique française qui visitent ainsi tour à tour les délégations. Les programmes sont soigneusement étudiés pour que, sans que la valeur éducative ne soit diminuée, ces soirées aient un caractère aimable, jamais lassant ou ennuyeux. Toute médiocrité est écartée. N'a-t-on pas vu à Périgueux, une conférence par Rotislav Hofmann (sur la danse) ne pouvoir être faite par son auteur, pris par ailleurs. C'est tout simplement Jacques Lalanne de l'Odéon qui l'a dû, et avec quel talent.

QUELQUES REALISATIONS DES J.M.F.

Fondées en 1942, les J.M.F. ne sont encore qu'en début de leur carrière. En dix années, six mille concerts commentés ont été donnés aux jeunes et applaudis par trois millions d'auditeurs enthousiastes.

« Actuellement les J.M.F. comptent 180.000 adhérents dans environ cent cinquante villes de la France Métropolitaine et trente villes de l'Afrique du Nord. Les délégations sont groupées géographiquement en douze grands circuits ».

Chaque adhérent reçoit « Le Journal Musical Français » qui, en plus des programmes, donne un large aperçu de la vie musicale dans le monde et offre aux lecteurs la critique des livres, des disques, des films et de la radio.

LA SAISON PERIGOURDINE DES J.M.F.

Tous ceux qui l'ont régulièrement suivie, ont été enthousiasmés par la haute tenue de toutes les manifestations. Nous pouvons affirmer que les grands artistes et les conférenciers érudits qui sont venus nous visiter à Périgueux, sous l'égide des J.M.F. ont apporté une véritable transformation dans la vie culturelle de notre cité. Aucune autre organisation n'aurait eu la possibilité d'offrir au public des programmes d'une telle richesse et d'une telle qualité.

Le chanteur Camille Maurane, l'ensemble vocal

anglais : « Les Old Age singers » — les pianistes Pierre Maillard, Verger, Gilbert Mellinger, Jean Laforge; Janine Dacosta — les acteurs Henri Daublier et Jacques Lalanne — le prestigieux trio de musique de chambre, les frères Pasquier — les danseurs Boris et Hélène Trailline, Vladimir Oukhtomsky, Lucianachiovutto et Jeanne Laoust ont tour à tour été les invités des J.M.F. à Périgueux.

Les sujets suivants ont été développés : « Musique et poésie » par Jacques Teschotte, « Virtuosité de la danse » par Rotislav Hofmann (dit par Jacques Lalanne); « Golden Age Singers » par Rotislav Hofmann, « Un problème pianistique : la transcription », par Marc Meunier Thorel, « Le quatuor avec piano » par Olivier Alain, « L'école de Paris » par Roland Manuel.

Il est facile d'apprécier la haute valeur artistique et culturelle de cette suite de manifestations. Nous terminerons ce rapide tour d'horizon en souhaitant que les jeunes et les membres auditeurs viennent plus nombreux chaque jour, grossir les rangs des J.M.F.. Ils seront fraternellement accueillis et ne regretteront pas leur geste, s'ils pensent qu'après chaque conférence-concert, on se sent devenu meilleur.

LE CONCERT

des « Amis de la Musique »

L'orchestre symphonique « Les Amis de la Musique » a offert aux Périgourdins sa soirée annuelle de musique classique. Un nombreux public se pressait dans la salle du Casino de Paris. Certains auditeurs (j'en ai personnellement eu la preuve) avaient pensé que le programme était un peu ambitieux. J'ouvre là une parenthèse. Il ne convient pas de juger le symphonique orchestre avec l'optique d'un habitué des grands concerts parisiens. Il importe de considérer que « les Amis de la Musique » sont composés d'amateurs encadrés de quelques professionnels et que la mise au point de leurs concerts exige de nombreuses répétitions qui ont lieu pendant les heures consacrées aux loisirs. C'est en parlant de cela que chacun doit les juger et apprécier les efforts incessants qu'ils accomplissent pour assurer la pérennité de cet art majeur : la musique classique.

Le programme, que nous avons en partie présenté dans le dernier numéro des « Lettres périgordines », débutait par l'ouverture de « Patrie », G. Bizet. Ce morceau du genre héroïque, voire un peu solennel, constitue un piège pour les orchestres. L'ampleur de l'orchestration, le majestueux développement des phrases inciterait à une démesure qui choquerait le goût. « Les Amis de la Musique » ont senti l'écueil et, faisant preuve de beaucoup d'intelligence, ils ont manifesté une louable sobriété, notamment en ce qui concerne les cuivres.

« La danse macabre » de Saint Saëns n'est pas précisément un morceau facile. Son style est heureux et le rythme atteint à une furieuse animation jusqu'au moment où le hautbois, imitant le chant du coq, fait cesser cette valse infernale et disperser les ombres qui retournent à leur dernier sommeil. Il s'en dégage une gaieté trouble et grimaçante. L'exécution de ce morceau a permis de constater l'homogénéité de l'orchestre et le parfait équilibre des divers pupitres.

« La Sixième Symphonie, dite Pastorale » de Beethoven, toute imprégnée de romantisme, était le morceau le plus attendu par le public. On serait tenté d'y voir seulement une suite d'éléments descriptifs. En réalité, Beethoven est toujours présent avec son inquiétude, sa tristesse et aussi son retour final à des pensées plus confiantes. La nature, au sein de laquelle il aimait s'isoler, lui a fourni un thème où la sérénité, troublée un instant par un orage, reparait au cours du dernier mouvement dans les chants des bergers où perce une joyeuse allégresse.

Outre ses difficultés techniques d'exécution, cette œuvre requiert constamment un respect quasi religieux des sentiments de l'auteur, c'est-à-dire des nuances. De savants contrastes doivent être ménagés entre une apparente légèreté et les effets constants d'un rythme spécifiquement germanique. « Les Amis de la Musique » n'ont pas failli à cette tâche, notamment pendant ce formidable déchaînement instrumental que constitue l'orage. Leur interprétation de la sixième symphonie leur fait honneur et elle a permis de constater leurs réels progrès.

Suite page 6

Page des Poètes de "Lettres Périgordines"

Les Vieilles Pierres

O ! vieilles pierres de Vésone,
Des arènes et de la Cité,
En vous, superbement résonne
L'écho d'un antique passé !

Vous êtes les muettes pages,
D'une aube au rayon flamboyant,
Et vous gardez, malgré les âges,
Un attrait toujours imposant !

Nous vous aimons, ô ! vieilles pierres,
Vous qui ne savez pas mourir;
Vous qui gardez tant de lumières
En vos écrins du Souvenir !

De vos durs granits millénaires
Semblent surgir, le glaive en main,
Tous ces fantômes légendaires
Dans leur décor gallo-romain !

En vous, tout survit, tout rayonne,
Sous votre mousse au reflet vert.
Pierres, du roman de Vésone,
Vous êtes le beau livre ouvert !

Adrien COLIN.

Labour

Lou viei bouié climat, rufe, le soun arai
Dins lou mati frejau ante moun'o la brumo
E dou contre lusent tras la terro que fumo
Sous douz bras redesis derijen lou trabaï.

L'eitubo de l'ale lur virounant lou chai,
Lou moure baveious de blanchignard eicomo,
Sous bioùs sequen lou pas, legiè como 'no plumo.
D'un droulichou pes-nus eituflant un er gai.

Tirant à ple couliè e la têlo beissado
En laissant darmiè veù la solo devirado,
L'atalage s'en vai menant sous réjous dreis.

E quante riebo au chap de la terro mountanio
Parei, tout ad'un cop, dins la clardo raianto
Vitit de glorio e d'or per lou joâne soulei.

Marcel FOURNIER.
PER SE DEIVERTI.

BILLET GALANT

« Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème... »

Je le tiens de Boïean, Madame, en bonne part;
D'aucuns accréditant ce précepte de l'« Art Poétique », plient à ses lois le moindre thème.

Moi qui sais qu'un beau corps vaut mieux qu'un beau poème,
Pour en vanter le galbe et l'insolent orgueil,
Devinant que mes vers préparent votre accueil
Et m'ouvrent votre cœur sensible à qui vous aime.

J'écris... sans grand souci des rimes, simplement
Heureux si je fais naître un peu d'enchantement
Sous ma plume fidèle à peindre votre grâce.

Et me riant alors de l'Immortalité,
Je préfère au baiser de ses lèvres de glace
Une gloire éphémère en votre intimité.

Paul COURGET.
DEMI - TEINTES.

Votre Nom

Votre nom n'est plus rien pour moi depuis longtemps.
Il s'est évaporé certain jour brusquement.
Avec mes amours brisées
Cruellement lésées.
Je n'ai pas éprouvé de battements de cœur
Ni même de rancœur.
D'autres vous ont aimé depuis,
Et votre nom cheri
A été prononcé beaucoup de fois encore
Sans qu'il fasse, en mon âme, éclore
La frénésie
De la jalouse.
Votre nom avait cette harmonie du cristal musical:
Ce murmure du zéphir qui flotte dans l'azur
Le plus pur...
Combien je vous aimais pourtant !
Le cœur battant,
Je répétais tout haut votre nom dans le soir.
J'étais plein d'allégresse et d'espoir
Et d'amour.
Mais depuis certain jour
Et cela brusquement,
Votre nom n'est plus rien pour moi depuis longtemps...

Charles SOUDEIX.
« Marguerites Effeuillées ».

Prière du Poète

Lorsque j'aurai cessé de vivre,
Mon Dieu, si je monte vers vous,
Je n'aurai dans les mains qu'un livre,
Un petit livre étrange et fou.
Alors, vous me direz peut-être:
« Qu'as-tu fait au long de tes jours,
Et comment oses-tu paraître
Devant moi après ton séjour
Sur la terre avec un bagage
Si léger ? » — Je dirai: « Seigneur,
J'ai souffert avec grand courage,
J'ai aimé, j'ai versé des pleurs.
Dans l'ombre chaude qui s'étale
J'ai rêvé, écrit et chanté
Des chansons comme les cigales
Qui passent dans le vent d'été;
Et voyez-vous ce petit livre
Où j'ai mis ma fièvre et mon sang,
Mon unique raison de vivre,
Seigneur, je vous l'offre en tremblant.

J'ai loué la terre et les bêtes,
Le frisson pur des grands ruisseaux,
J'ai dit le soleil et ses fêtes,
La mer houleuse et ses vaisseaux.
J'ai dit la voix grave des chênes,
La forêt, la mousse l'odeur,
La tempête qui se déchaine.
J'ai pleuré la biche qui meurt;
Puis j'ai créé des filles blondes
Qui couraient dans le frais matin
Mirer leurs visages dans l'onde,
Des chevaliers et des lutins.

J'ai donné une âme à la pluie
Et butiné des flocons d'or
Aux flancs du vieux tronc qui supplie.
J'ai chanté la vie et l'effort.
J'ai pris le vent dans mes mains pâles,
Le vent qui n'a pas de couleur
Pour bâtir une cathédrale
Et vous bercer, ô Mon Seigneur !
Tout cela, c'est mon petit livre,
Et c'est Vous qui avez voulu,
Que ma seule raison de vivre
Soit le rêve et des chants perdus.

Janine DARNAY.

L'ALCOOL

O breuvage divin, que ne puis-je l'etreindre !
Que ne puis-je, en mes doigts, te prendre et t'admirer,
Maintenant que le sort, en me voulant atteindre,
Par la voix d'un Mentor m'interdit de l'aimer...

O breuvage divin, source de tant de maux !
Vieux compagnon sacré, aux prouesses sublimes..
Jouvence de la vie... Au seuil de nos tombeaux,
Tu dévoiles, des monts, les plus sereines cimes !

Elixir tant aimé, regarde ma paupière;
Une larme s'y cache et ne veut pas perler;
De honte, elle se fait, car la douce lumière
Que l'on vient de ravir l'empêche de couler...

Si mes yeux sont cernés, si vide est mon regard,
Si par les avenues, trainant ma solitude,
Fuyant les vieux soleils, gémissant et hagard,
Je vais, sombre et courbé sous l'âpre lassitude;

C'est que tes feux, alcool, en me brûlant les veines,
Apportent en mon corps un long frisson dernier...
Mes lèvres ont séché, mauvaise est mon haleine,
Et mon squelette errant n'est plus qu'un noir charnier !

Jehan de Chanterive.

BRUME SUR CROZANT

La brume, au soir tombant, s'étire sur la Creuse,
Et, du mont, près des tours où se dresse Crozant,
Elle monte à l'assaut, subtile et vaporeuse,
Léchant les vieux murs gris qui se moquent des ans.

Et la fraîcheur s'étend sur l'onde ténébreuse
Qui enserre ce site en un serpent d'argent...
Une vieille, à pas lents, sous son fagot songeuse
Regagne son foyer que la vapeur surprend.

Un frisson glisse encor sur la lande fameuse
Courant sur les rochers qu'octobre peint en or,
La bruyère s'empourpre en teintes merveilleuses...
Comme tu vis, passé, dans ce poignant décor !

Jean MOREUX.

AVRIL

Avril joyeux vient de renaitre
Avec l'élosion de ses fleurs;
On ouvre grande la fenêtre,
Pour hâmer les douces senteurs !

La nature revit, éclatante;
Les arbres se parent de nids,
Et, dans la forêt frémisante,
La source a des chants infinis !

Les amoureux vont dans les sentes
Vivre des rêveries charmantes,
Et célébrer l'amour subtil !

Un charme captivant nous grise,
Et le printemps porte en sa brise
Le premier baiser de l'avril !

Antoine PAYANCE.

Aux Editions « Les Amis de Pétrarque », 9, rue Pasteur, L'Isle-sur-Sorgue (Vaucluse), est paru un ouvrage sur Lamartine, sa vie et ses œuvres, avec gravures en hors texte et préface de Robert Testot-Ferry, de l'Académie de Mâcon, par Ludo-vic Bernero

Cet ouvrage est en vente aux Editions et à l'adresse ci-dessus.

*Sur les Routes**Périgordines*

A Monsieur Emile DESMAISON
Maire de Hautefort,
Hommage respectueux de l'auteur.

HAUTEFORT

Quand, par les routes de la plaine, on découvre la masse altière et imposante du château de Hautefort majestueusement perché sur sa plate-forme, avec, au Nord, sa délicieuse façade classique, au Midi, ses tours moyenâgeuses couronnées de machicoulis, on a l'impression que ce chef-d'œuvre architectural baigne son front de granit dans l'azur du ciel.

Vestige ancien d'un château médiéval bâti au XII^e siècle, ce bel édifice fut restauré et remanié pour Jacques-François (1610-1680), deuxième marquis de Hautefort, qui confia la direction de l'œuvre à un architecte périgourdin, Nicolas Rimbourg.

De sa position élevée, il domine l'immense et pittoresque paysage d'alentour, et l'ombre grandiose de ses courtines que le soleil allonge, semble donner sa protection aux maisons compactes du bourg, accrochées à ses pieds, sur la pente du puy.

Cette ancienne forteresse féodale, dont le touriste peut se représenter en imagination le style primitif — quasiment disparu, aux murailles flanquées de tours avec leurs archères et leurs créneaux, le pont-levis et le donjon, au haut duquel le guetteur pouvait voir poudroyer les chemins à plusieurs lieues à la ronde, cette ancienne forteresse féodale était la demeure du troubadour Bertrand de Born, le poète-guerrier, né en 1145, qui composait, en langue d'oc, ses sirventes tendres qu'il dédiait à son épouse, Himerge la dolce! ainsi qu'à sa maîtresse, la dame Maheut, femme du comte de Périgord, en la désignant sous le nom de Rassa :

« Rassa, domna es frescha e fina,
Coinda e gaïa e meschina:
Pel saur ab color de robina,
Blancha pel corps com flors d'espina.
Coude mol ab dura tétina
E sembla conil de l'eschina. »

« Rassa, ma dame est fraîche et fine, belle gaie, éclatante de jeunesse : sa chevelure est blonde avec des reflets de rubis ; sa peau est blanche, comme la fleur d'aubépine, son cou est souple, sa gorge ferme, son dos ressemble à l'échine du renard. »

Ce moderne Tyrtée, intrépide et colossale figure, soutenait dans son donjon des sièges héroïques. On l'entendait jadis dévaler le coteau, monté sur son fin coursier Bayard, la lance au poing, le heaume étincelant, fonçant sur ses ennemis. Habile à l'épée comme au luth, son grand plaisir était la bataille. Aussi disait-il :

« Je me plaît à voir dans les prés — Tentes et pavillons dressés — Et c'est pour moi grande allégresse — quand sur l'herbe je vois rangés — Chevaliers et chevaux armés. »

Ce château fut également au XVII^e siècle, la demeure de Mlle Marie de Hautefort, brillante par son esprit et sa beauté et qu'aima Louis XIII. Elle épousa d'ailleurs, plus tard, le maréchal duc de Schomberg.

Hautefort, désormais célèbre par son passé historique et par ses personnages illustres, par son architecture et sa situation est, sans conteste, l'un des châteaux qui inspirent, le plus, le respect et l'admiration.

C'est le chef-d'œuvre du Temps et des hommes.

C'est l'Epopée matérialisée par la pierre.

Charles SOUDEIX.

ABONNEZ-VOUS DES AUJOURD'HUI en envoyant le montant de votre abonnement en mandat-poste à « *LETTRES PÉRIGORDINES* », 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

Plaisir de la lecture

C'est par le tourisme que je vais commencer aujourd'hui cette chronique. Les beaux jours étant enfin là, il convient de préparer des itinéraires d'excursions et de voyages et, pour ce faire, la collection « *Inter-guide du Touriste* » sera d'un précieux concours (1).

Plusieurs volumes sont parus qui de l'Aude au Pays Basque, des Landes de Gascogne à l'Ariège, du Tarn-et-Garonne aux Hautes-Pyrénées et à l'Hérault, font saisir au lecteur attentif les caractéristiques essentielles d'une région. Le marquis Pierre d'Arcangues Président du Syndicat d'Initiative de Biarritz, n'a-t-il pas écrit : « Il y a un miracle auquel on ne songe jamais. Et pourtant il n'en est pas moins un miracle : il consiste en ce que, parmi les millions de visages humains que le Créateur a placés sur des millions de corps, il n'en existe pas deux de semblables. Cependant, chacun d'eux est composé seulement de deux yeux, deux oreilles, un nez et une bouche. Il en va ainsi des paysages. Ce ne sont jamais que montagnes, océans, rivières, arbres et vallées. Malgré cela, il n'en est pas deux qui soient pareils. On a beau parcourir le monde, on demeure émerveillé devant la diversité des horizons comme devant la diversité des êtres. C'est probablement la raison pour laquelle nous aimons voyager, c'est pourquoi notre curiosité reste insatiable, pourquoi, le matin, en nous réveillant, nous avons toujours l'espoir de rencontrer un nouveau visage du monde ou un nouveau visage tout court, qui nous apportera ce après quoi nous courrons toujours le bonheur. »

Puisse cette collection, bien présentée, bien illustrée, procurer beaucoup de plaisir au lecteur, qui grâce à elle, préparera d'heureux voyages.

La Vallée d'Aoste où les villages portent des noms français, de même que leurs habitants, où les chants valdotains sont inspirés de notre « Montagne-Pyrénées », sert de cadre à un remarquable roman qui a obtenu en novembre le Grand Prix International pour la littérature (prix de la vallée d'Aoste). Il s'agit de « La peau de l'Auroch » (2) par Saint-Loup (l'auteur de « La nuit commence au Cap Horn — Face Nord — La montagne n'a pas voulu, etc...).

Les héros en sont des paysans, des guides, des hommes remplis d'une sagesse qui naît de la solitude et qui installent une « civilisation » à eux, fuyant l'invasion communiste qui, un jour, sumerge l'Europe. De vieilles coutumes ressuscitent, la religion devient plus sauvage s'apparentant au paganisme.

Livre étrange où passe un souffle peu commun.

Une réédition du célèbre volume « Castille », (3) d'Azorin, dont le rôle dans la littérature espagnole contemporaine lui donne une place de premier plan, vient de paraître.

Gadea Fernandez et Jeanne Lafon nous précisent dans leur préface que ce livre avec « Los pueblos » est celui qui montre le mieux les hommes et les bourgs castillans.

« Ses chapitres, pleins de descriptions minutieuses, de détails minuscules, débordent d'un lyrisme qui augmente à mesure que nous avançons dans la lecture : nous voyons les ruelles et les places des cités ; les couvents retirés ; les sentiers cachés ; les silhouettes des cyprès ; les ombres qui passent ; nous entendons les sons argentins des clochettes du couvent des religieuses, les bruits rythmiques et multiformes des travaux d'artisanat ».

Tous ceux qui aiment l'harmonie du style et sa sobriété, la composition bien réussie des tableaux liront cet ouvrage plein de finesse.

Jean Richard a dit de « C'est Dupont, mon Empereur ! » : « C'est le livre le plus drôle et le plus émouvant que j'aie lu depuis longtemps ». Ce roman pittoresque dans la meilleure tradition française, dont chaque épisode est une trouvaille et chaque page un éclat de rire a été publié dans la célèbre collection « Toute la ville en parle ».

Licencié en histoire, Jean Burnat son auteur a voulu non pas faire une « suite », mais présenter l'arrière-grand-père du grenadier d'Austerlitz. (Et ces soi-disant « mémoi-

res inédits » de Nicaise du Pont de la Bouze de Bedousse : « C'est Du Pont, mon Eminence » ne manqueront pas non plus de distraire agréablement le lecteur.

C'est le domaine de la fantaisie que nous abordons avec « Regards neufs sur la chanson » (5), neuvième volume de la collection « Peuple et culture » qui a fait paraître déjà huit volumes très documentés et d'une présentation toute nouvelle sur le tourisme, la lecture, le sport, la photographie, le mouvement ouvrier, les Jeux olympiques, Paris, le cinéma.

La chanson est un art, la chanson est un métier, la chanson est un plaisir. Telles sont les trois divisions du volume, précédées d'une introduction sur l'origine de la chanson, « qui peut à juste titre s'enorgueillir de son ancieneté, puisqu'on chanta en langue vulgaire un roman, avant même qu'ayant absorbé peu à peu le latin, la nouvelle langue s'y substituât délibérément, et que le vrai premier lexie de notre vie littéraire est un chant populaire : la Cantilène de Sainte-Enalalie en 881. »

Vingt et une très jolies chansons, une discographie sommaire, une bibliographie critique, un dictionnaire des plus grands noms de la chanson, complètent ce volume plein de faits intéressants.

Pour ceux qui aiment la douceur et l'harmonie de beaux poèmes classiques, il convient de recommander la lecture de « l'enchante-ment de la toison d'or » (6) qui a pour cadre Hesdin, ville charmante du Pas de Calais, bâtie fin du XVI^e siècle par les Espagnols. Ce qui en fait l'enchante-ment, ce sont ses femmes au type espagnol, ses jardins artistiques, sa vaste forêt domaniale, son beffroi élancé, son hôtel de ville mémorable par ses riches tapisseries, les boiseries de son église, etc... Sites, monuments que chan'te l'auteur : « Ce recueil, dit-il, est d'une infinie tristesse, mais mon cœur, harpe éolienne qui vibre à tous vent n'a jamais pu chanter que sur le mode mineur, alors même qu'il s'attache à faire sentir aux autres l'enchante-ment de la vie ».

Les poèmes de Pierre Briand sont de ceux qui démontrent que la vraie poésie n'est pas morte.

Et, pour terminer sur une note périgordine, il convient de signaler deux ouvrages sur notre région : « Promenades en Périgord » préparé avec soin, en famille, pourrait-on dire, par Yves Delfour ; les textes de ce volume, préfacé par M. Yvon Delbos sont de Robert Delfour, la note poétique de Raoul Delfour et les remarquables photographies d'Yves Delfour, photographe d'art et éditeur à la fois.

D'un ensemble harmonieux, d'un goût parfait, cette œuvre précieuse pour qui aime le Périgord, est le premier ouvrage d'une collection intitulée : « Arts et paysages ».

Les auteurs de cet ouvrage ont bien servi le tourisme en Périgord.

Un écrivain du Périgord sait aussi, de temps à autre, présenter un roman. Tel est le cas de Mme Louise Martral (l'auteur apprécié de « Science du cœur »). Debresse, éditeur, roman d'une institutrice, qui, avec « Le maître d'Escornebeuf » qui paraît ces jours-ci, offre un roman d'amour qui se situe en Périgord. Il éveillera une sympathie profonde, et hantera longtemps le souvenir du lecteur, surtout par ses scènes d'épilogue qui atteignent à une réelle grandeur pathétique.

Jean MOREUX.

(1) Inter-guide du Touriste 96 à 160 pages ill. Renseignements touristiques, hôteliers, transports, carte. M. Romain, 23, av. du Parc, Toulouse (Hte-Garonne)

(2) La peau de l'Auroch : 246 pages, Plon éditeur : 525 francs.

(3) « Castille ». Editions Suberive, Rodez, 180 p.

(4) « C'est Du Pont, mon Eminence ! » Amiot-Dumont, éditeur 240 p. (16x21), 620 fr.

(5) Regards neufs sur la chanson. Edit. du Seuil, Paris 288 p. Couverture laquée en couleurs.

(6) L'enchante-ment de la saison, Poèmes. Editions Suberive, Rodez.

(7) « Promenades en Périgord » album d'art. Yves Delfour, photographe à Terrasson (format 21x27 cm.)

(8) On peut souscrire chez l'auteur (9, rue de la Sablière, à Paris XIV^e ar. Edition sur beau papier : 750 francs. Editions de luxe 1050 et 1800 fr.) C.C.P. 7.622.92. Illustrations de Maurice Albe.

PÊLE-MÊLE

Littéraire

ANECDOTES:

SUPERIORITE

Santeuil avait une discussion vive et animée avec le prince de Condé.

Le prince, qui n'avait pas le dessus, dit à Santeuil:

— Sais-tu que je suis prince de Sang?

— Oui, monseigneur, répondit le poète, je le sais fort bien. Mais, moi, je suis prince du bon sens, ce qui est préférable.

LECON BIEN SUE

Frédéric le Grand, toutes les fois qu'il regardait parmi les soldats de sa garde un nouveau venu, lui posait trois questions:

— Quel âge avez-vous? Depuis combien de temps êtes-vous à mon service? Recevez-vous régulièrement votre paie et votre habillement?

Un jeune Français, admis dans les gardes du roi, ne savait pas un mot d'allemand. Son capitaine lui fit apprendre par cœur les trois réponses à faire.

Le lendemain, Frédéric vint à lui. Mais il commença par la deuxième question et demanda:

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes à mon service?

— Vingt et un ans, répondit le soldat.

Le roi, surpris de cette réponse, lui dit alors:

— Quel âge avez-vous?

— Un an, sous le bon plaisir de votre majesté.

Frédéric, encore plus étonné, s'écria:

— Vous ou moi avons perdu l'esprit...

— L'un et l'autre, n'en déplaise à votre Majesté.

PENSEES DROLES GLANEES PAR CI... PAR LA...

La France est un pays où l'on plante des fonctionnaires et où l'on récolte des impôts.

Quand une femme baisse les yeux devant un homme, ce n'est pas par décence; c'est pour voir s'il a de grands pieds.

Le comble de l'ironie pour un aveugle:
C'est d'être né à Bellevue!

Avoir du sel, c'est avoir de l'esprit. Mais non de l'esprit de sel...

La femme s'occupe tellement de l'âge des autres qu'elle en oublie généralement le sien.

D'OU VIENT LE MOT SOLECISME?

Le mot *solecisme* vient de *Soles*, ville grecque d'Asie Mineure, dont les habitants avaient la réputation de parler fort incorrectement

PENSEES

Un succès ne nous donne jamais une bonne opinion de nous-mêmes, il la confirme.

La Rochefoucauld.

Les révolutions sont des temps où le pauvre n'est pas sûr de sa probité, le riche de sa fortune et l'innocent de sa vie.

Joubert.

La jeunesse vit d'espérance, la vieillesse de souvenirs.

Montaigne.

J'aime les paysans; ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers.

Montesquieu.

HUGO VENGE

Baour-Lormian, qui fut l'ennemi numéro un des romantiques, mourut en décembre 1854, affublé, par leurs soins, du surnom de Balourd-dormant. Nestor Roqueplan y ajouta cette épithète, modèle du genre:

« Ne me demandez pas si c'est Baour qu'on trouve
Dans ce sombre caveau;
On le sait au besoin de bâiller qu'on éprouve
En passant près de son tombeau ».

A ROSE QUI ME DEMANDAIT DES VERS

Il faut donc, pour vous plaire
Etre poète absolument.
Que d'Auteurs vos yeux pourraient faire
Si vos yeux donnaient le talent!
Si tous vos Amants, belle Rose,
Parlaient en vers,
Bientôt dans l'univers
On ne connaîtrait plus la prose.

M. DE FLIN DES OLIVIERS.
Etrennes du Parnasse (1778).

A MON PETIT COUSIN JOEL

Oh! de nous voir ainsi, Joël, parmi vos langes,
Gazouiller, doux pinson, et puis sourire aux anges
De vous voir insolent et gracieux à la fois
Pareil à l'écureuil qui sante dans les bois.
Vous me faites penser à l'enfant séraphique
Qui jasait, innocent, dans sa crèche rustique.
Tes yeux qui ne voient rien et qui regardent tout
Lisent dans l'infini les rêves les plus doux.
O, quelque soit la sphère où ton esprit s'abime,
Tes pensées ingénues ont toujours du sublime...

— Pourquoi as-tu quitté le royaume du ciel,
Préfères-tu, au nectar, l'amertume du fiel?
Ne sais-tu pas encor qu'ici-bas sur la terre
La vie est une lutte fougueuse et amère?...
Mais n'y pense pas trop, Joël, tu as le temps.
Profite du bonheur que tu as d'être enfant.
Ignore le destin et les malheurs qu'il sème
Et songe à ce quelqu'un qui te berce et qui t'aime.

Charles SOUDEIX.
« Ombres et Reflets » 1954.

Archéologie

LES GRAVURES DE LASCAUX

Personne n'ignore maintenant que la Grotte de Lascaux, située à 2 km. de Montignac, la patrie de Joubert, est avec la grotte cantabrique d'Altamira, le plus beau joyau de l'art préhistorique.

Malheureusement, vu le grand nombre de visiteurs, le public ne peut voir, en une demi-heure, que les principales peintures de la grande Salle, du diverticule axial et de la nef. Les grands tableaux au trait noir de la première salle, les chevaux du diverticule axial, aux couleurs variées, du cheval « chinois » ocre jaune, aux petits poneys brun, presque pourpre, l'admirable théorie des cerfs, ont valu à Lascaux son titre de « Versailles de la Préhistoire » et la font rivaliser avec Altamira (Espagne) et son admirable plafond couvert de grands bisons polychromes, d'une facture, d'un naturalisme et d'un mouvement saisissants.

Toutes ces peintures constituent l'attrait essentiel de Lascaux, puisqu'elles sont aisément comprises par les visiteurs; la précision morphologique, la netteté du trait, la fraîcheur des tons, forcent l'admiration. Beaucoup de touristes ignorent, cependant, que les parois de la grotte sont gravées de centaines de figurations animales, qui, du point de vue scientifique comme du point de vue artistique, présentent un grand intérêt.

Ces gravures se trouvent principalement sur les parois et le plafond du petit couloir de droite, reliant la grande salle à la nef. A noter surtout une belle tête de bison vue de profil, alors que les cornes, par un effet de perspective tordue,

CHRONIQUE MUSICALE

SUITE

Le programme se terminait par la « Marche héroïque » de Saint-Saëns. Ce grand compositeur, qui, à beaucoup d'égards, se rapproche des grands maîtres allemands, a acquis une personnalité bien marquée. Sa musique est d'un style pur, net, aisé et son orchestration d'une sonorité bien équilibrée. Toutes ces qualités de clarté conquierent plus facilement l'esprit qu'elles n'émeuvent la sensibilité. Eclatant et triomphal, ce dernier morceau sollicite tous les pupitres avec un égal bonheur. On a particulièrement remarqué le solo de trombone exécuté brillamment par M. Colombel. Bien rythmée, conservant toute la majesté et la plénitude de ses phases, cette marche a dignement terminé ce beau programme. M. Georges Sartory a conduit son orchestre au succès avec beaucoup d'autorité et de sens musical. M. Gaby Parlange, violoniste, toujours plein de talent, a joué plusieurs morceaux avec la virtuosité et la sensibilité que chacun lui connaît. Mme Leblond-Laluc et M. Parlange ont interprété brillamment le dernier mouvement de la « Sonate en ut » pour violon et piano, de Beethoven. Personne n'ignore les difficultés de ce passage et chacun a pu admirer l'impeccable technique et l'intelligence musicale des deux sympathiques musiciens.

M. Louis Bertrand, ténor bien connu à Périgueux, prêtait à ce concert le concours de sa belle voix. Accompagné par tout l'orchestre, il a interprété magnifiquement « L'invocation à la nature » extraite de « Werther » (Massenet). Tous les morceaux qu'il a chantés ont été salués par de vifs applaudissements.

Le public s'est retiré très satisfait et nous pensons être son interprète en remerciant et félicitant « Les Amis de la Musique ».

DEUX AGREABLES PERSPECTIVES

Il s'agit de la venue à Périgueux du célèbre pianiste espagnol Falgaronne, sous l'égide de la Société d'Etudes Hispaniques, et d'une grande manifestation musicale destinée à faire grand bruit et qui se déroulera dans la cour intérieure de l'abbaye de Chancelade. Une chorale dirigée par Mme Lavielle et un orchestre dirigé par le maître Léon Duysens prêteront leur concours. Ce concert sera commenté par le grand musicologue Jacques Feschotte. Nous y serons et en rendrons compte dans le prochain numéro.

Pierre DANTOU.

bien connu, sont de face, une tête de bouquetin et plusieurs chevaux, de petite taille, à la fine tête allongée, aux pattes bien détaillées.

Dans l'abside, salle semi-circulaire à droite, avant d'arriver à la nef, au fond de laquelle se trouve le puits, la paroi et le plafond sont entièrement recouverts de gravures; des dizaines d'animaux y sont dessinés, la plupart du temps en superposition, ce qui rend actuellement leur déchiffrement difficile, car les traits, blancs, à l'origine, faisaient se détacher sur la roche ocreé chaque figure, alors qu'ils sont maintenant patinés. Signalons parmi nombre de chevaux, dont un de 2 m. 30, un grand renne de même taille, plusieurs biches et des sortes de huttes indiquées par bandes convergentes de traits parallèles.

Enfin, dans la nef, sur la paroi gauche, la majorité des animaux peints sont également gravés. On remarque, en outre, sur ces figurations, des dizaines de gravures antérieures et postérieures à la peinture. Les chevaux abondent. Il en est un de tout à fait curieux, et unique, ce me semble, dans l'art préhistorique: dressé à la verticale, sur ses pattes postérieures, légèrement cambré, il a une petite tête pointue sur un cou épais, à la crinière fine et courte; ses pattes antérieures sont repliées à la manière des chevaux de cirque que le fouet du dresseur fait se tenir sur deux pattes; mais c'est aussi l'attitude de certains chevaux qui se battent (comme dans le film « Crin Blanc »).

Ce dessin pris sur le vif par l'homme préhistorique, malgré quelques défauts dans les proportions, est saisissant.

Les peintures de Lascaux ont presque toutes été publiées sous forme de relevés photographiques; beaucoup de gravures ne sont pas encore déchiffrées. L'abbé Glory est chargé par les Beaux Arts, d'en faire des calques, et, de ce travail patient et minutieux, paraîtra le plus bel album d'art animalier préhistorique.

Alain ROUSSOT.

RIMBAUD

l'Adolescent

Récemment, a été célébré à Charleville, sa ville natale, le centenaire de la naissance de Rimbaud. De Rimbaud qui « traversa, de seize à dix-neuf ans la littérature française, laissant la poésie à tout jamais stigmatisée de son passage », comme l'écrit C.E. Magny. En effet, ce n'est pas par hasard que les écrits de celui qui fut l'enfant terrible de la poésie ont trouvé une telle résonance pour la postérité, déchirant la poésie entre les pôles extrêmes de la liberté d'écriture et de la prosodie traditionnelle. Pourtant, pour beaucoup, Rimbaud reste à découvrir.

Avant tout, Rimbaud est celui qui n'a pas été empêché, restreint par les choses sues, partout, l'apport livresque, à part les « Poésies », œuvres du début, qui contiennent entre autres, des pièces comme le « Sonnet des Voyelles », le « Dormeur du Val », le « Bateau ivre », d'inspiration parnassienne. Ainsi que le remarque J.-P. Richard, l'heure rimbaudienne est, par excellence, celle de la naissance du commencement absolu.

« A 3 heures du matin, la bougie pâlit : tous les oiseaux crient à la fois dans les arbres. C'est fini, plus de travail.

L'aube prend la valeur d'un symbole : naissance du jour qui absorbe l'obscurité, naissance de la pensée à l'heure où la nuit s'évapore. Sous les couleurs de l'aurore, la poésie s'ouvre à deux battants :

« J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes et les pierrieries regardèrent et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut dans le sentier déjà rempli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom... »

Pourquoi faut-il que de telles pièces soient relativement rares dans l'œuvre de Rimbaud ? C'est que, rapidement, l'heure de l'innocence première est passée, le travail recommence. Pour retrouver l'inspiration, il va falloir se jeter dans les orgies du dénuement, se faire voyant par un dérèglement savant de tous les sens. Finalement, le poète poussant toujours plus avant sa quête, débouche « en enfer », c'est-à-dire au point culminant de la souffrance. Sans doute, Rimbaud avait saisi la valeur incomparable de la souffrance pour la création (voir Mussel) et avait décidé d'aller le plus loin possible dans cette voie.

« Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux et je l'ai trouvée amère... Sur toute joie, pour l'étrangler, j'ai fait le fond sourd de la bête féroce. »

Il ne faut donc point s'étonner du caractère angoissant, désespéré de certains passages. D'autre part, Rimbaud (pour quels motifs ?) fait peu de place à la femme. Il lui manquera toujours la douceur, l'apaisement d'un sourire féminin, une « main amie ».

Finalement, c'est solitaire qu'il se retrouve, sans autre richesse que d'exister :

« Sur les routes, par des nuits d'hiver, sans gîte, sans habits, sans pain, une voix étreignait mon cœur gelé : faiblesse ou force te voilà, c'est la force. Tu ne sais ni où tu vas, ni pourquoi tu vas, entre partout, réponds à tout, on ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre... »

Il n'est pas question de dire, dans ce bref exposé, si le poète a échoué finalement dans son entreprise. Il semble qu'elle ait été vouée à l'échec, comme celle de tout Prométhée qui veut voler le feu divin et tout recréer. Il n'en reste pas moins qu'il a laissé le meilleur de lui-même et que ses visions possèdent, même encore, un caractère absolument neuf. Je songe, en particulier, à l'étonnante description des villes futures, la cité monstrueuse de l'univers cosmique.

« A une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain, les maisons s'implantent, les brumes s'assemblent... Moins haut sont les égouts. Aux côtés, rien que l'épaisseur du globe... »

Il est essentiel, pour aborder Rimbaud, de transposer la métrique traditionnelle en rythme intérieur. Variation subtile mais nécessaire. Ce qui frappe le plus, c'est le « ton » employé qui assure une unité au moins aussi grande finalement que le découpage en mètre classique. Cette respiration intime du poème est mise en valeur dans le poignant poème : « Adieu » :

« L'automne, déjà ! Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine — loin des gens qui meurent sur les saisons ?

« L'automne, notre barque élevée dans les brumes immobiles, tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue. »

Ce manque apparent de forme, cette « poésie à l'état brut » peuvent être expliqués par un effort pour réduire le plus possible la distance vision - création. Il s'acharne à épouser le plus possible sa vision, sans faire de concessions à la « poésie poétique ». Ici, le renouveau de la forme s'allie, une fois de plus, au sujet révolutionnaire (bien souvent la révolte gronde).

Ceci explique que des pièces comme « O Saisons », paraissent plus travaillées, plus appliquées .

« O saisons ! O châteaux !
Quelle âme est sans déauts ?
J'ai fait la magique étude
Du bonheur qu'aucun n'élude... »

Vers la fin de la « Saison », Rimbaud paraissant se renier, s'écrie : « Cela s'est passé, je sais aujourd'hui sauver la beauté. » Mais on connaît l'étonnant et définitif silence du poète. Arrivé à l'âge d'homme, il ne peut se défaire de l'adolescent génial qu'il porte en lui et c'est une cassure brutale. On peut dire aussi que, sans doute, le souffle de l'Esprit l'avait quitté, le laissant vide de tout un passé.

S'il est vrai que tout homme porte en lui un poète mort à vingt ans, certes, voilà qui éclaire un peu la personnalité du poète des « Illuminations » et son cri désespéré :

« Moi, moi qui me suis dit ange ou mage, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher et la réalité rugueuse à étreindre, paysan ! »

Jean-Claude KELLER

DEMI-TEINTES

POEMES

De Paul COURGET

72 pages. Prix. 350 francs.

Chez l'auteur, à Montazeau (Dordogne)

AVIS IMPORTANT

- 1) Il n'est pas répondu, qu'aux lettres comportant un timbre pour la réponse.
- 2) Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Gardez le double de vos poèmes et autres envois.
- 3) Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.
- 4) Signez vos poèmes et écrivez lisiblement votre adresse sur chaque lettre.
- 5) En nous envoyant vos ouvrages, donnez-nous votre adresse pour qu'on puisse vous répondre et vous envoyer un numéro justificatif.

La Vielho Routo

La vielho routo abandounado
De mai en mai à chaco anado,
Louei dou maine aus murs gris
Grimpo siau lou plateau
E porto lou fai greù
Dous vieis chatans voulus coumo dous peleris.
Toujours pus gato, elo s'en vai
Balin, balan, en lai, en lai.
Sur lou terme peiros ante degun ne passo;
Ta louei qu'un n'auvo jamai
Dindà las ouras ni mai
Uno rodo janglâ en entalhâ sa traço.
La vielho routo n'en pod pus
Sous foussas soun disparegus;
La vielho routo ei dins lou bouei
Dins lous talis, dins la broudacho
Ante ne ve pen bucho-bouei,
Ante pen droulichou ne fai coudâ sa vacho.

La vielho routo
Se traino enquero, preque touto
Minjado d'erbo que la brouto;
Entraupado d'un liam
De rounzeis, de bregou,
La vielho routo,
Chabo soun lan
Dejous lur sourne moudehou.

Marcel FOURNIER

La Fleur Jolie

— Quelle est la fleur la plus jolie,
Dites, Gabrielle, dites-moi;
Est-ce la fleur de la prairie,
En qui souvent l'amour a foi?

— Non, ce n'est pas la pâquerette,
Malgré son riche bouton d'or;
Il en est une plus seuelle
Que j'aime beaucoup mieux encor.

— Est-ce donc alors la violette
Au parfum doux, délicieux,
Qui croit aussi parmi l'herbette
Et qui se cache à tous les yeux?

Non, la fleur que mon cœur préfère
Auprès du ruisseau naît souvent,
Abandonnée et solitaire
Et l'agitent le moindre vent.

C'est celle que le poète aime,
Et quand arrivent les frimas,
Quand sonne son heure suprême,
Elle dit: « Ne m'oubliez pas! »

Louis REJOU.
(Mes Prénices).

TABLEAUX

1. — AUTOMNE

Rose
Eclosé
De Ventose,
Sur l'eau morose,
Poème ou prose,
Quelque chose
De rose
Pose

2. — LA GALERE

Page
Sauvage
D'un autre âge
Dans ton sillage
Galère image
Un mirage
de rage
Nage

3. — BELLES DE NUIT

Belles
Rebelles
Des poubelles
O Jouvenelles
Que j'ensorcelle
Vos cervelles
Sont-elles
Rêves?

Christian JAUBERT.

Vanitas, Vanitatum !

NOUVELLE

par Eugène FOURRIER

« Perdrigeon-sur-Loire, 10 février.

» Mon cher Octave,

« C'est un vieil ami d'enfance, un camarade de collège, qui vient se rappeler à ton souvenir. J'ai entendu parler de tes succès ainsi que de ton dernier volume de vers: *Soupirs de la brise*. Je viens te prier de me l'envoyer afin que je puisse t'admirer à mon tour.

» Tu sais que j'ai pris l'usine de mon père et que je suis marié; ma femme, Lucienne, grille d'envie de connaître un poète. Quand tu viendras au pays, nous comptons sur ta visite. Préviens-moi, j'irai te prendre à la gare et viens déjeuner sans façon.

» Nous boirons à tes succès.

» Cordiale poignée de main de ton vieil ami.

» Simonin GRANDJEAN. »

Lorsque Octave Sillard, poète et romancier, eut terminé la lecture de cette lettre, il s'assit devant son bureau et répondit :

« Paris, 12 février.

» Mon vieux Simonin,

» Je ne t'ai pas oublié, crois-le bien. Les souvenirs de l'enfance restent toujours vivaces au fond du cœur de l'homme! Te rappelles-tu le père Brunet qui nous a tant donné de vers à copier? C'est peut-être ce qui a décidé de ma vocation. Je t'envoie un exemplaire des *Soupirs de la brise*. Je te prie d'en accepter l'hommage. C'est une œuvre modeste: tu me connais, je n'ai aucune prétention; j'essaie de tracer mon sillon, voilà tout.

» J'accepte ton aimable invitation, à condition que ce sera tout à fait sans façon.

» J'ai l'honneur de présenter mes respectueux hommages à Madame Grandjean.

» Ton vieil ami,

» OCTAVE ». »

Les vieux amis d'enfance, il n'y a que cela, se dit Octave qui prit dans sa bibliothèque un volume tiré sur Japon des *Soupirs de la brise*, exemplaire numéroté et signé de l'auteur. Il ne lui restait plus que celui-là. Il écrivit une dédicace sur la première page et il l'envoya.

Vers la fin de juillet, Octave se souvint de l'invitation de son ami, il décida qu'il s'arrêterait à Perdrigeon. Simonin, prévenu, vint le chercher à la gare dans une coquette charrette anglaise, attelée d'un superbe alezan. L'habitation, le château comme on l'appelait, attenait à l'usine; enclosé dans un immense parc, elle avait grand air.

Devant le perron, Simonin saute prestement à terre; une jeune femme fort jolie, possédant encore toute la grâce de la jeune fille, accourut.

— C'est ma femme, dit Simonin, Lucienne je te présente ton poète.

Elle rougit et regarda Octave avec un étonnement mêlé de crainte.

Elle n'en avait jamais vu.

Octave fut très flatté de l'effet qu'il produisait; son amour propre fut agréablement chatouillé.

On raconte que Balzac, au cours d'un de ses voyages, fut reçu dans un château perdu au fond de la Russie; le soir, une bonne entra au salon portant une bassinoire. — « C'est pour le lit de monsieur de Balzac, dit la maîtresse de la maison. » — En entendant prononcer ce nom célèbre, la bonne laissa tomber la bassinoire, dont les charbons s'éparpillèrent sur le tapis.

Cet hommage naïf fut celui qui causa le plus de plaisir au grand homme.

C'est une sensation analogue qu'éprouva Octave.

— Monsieur, dit la jeune femme remise de son trouble, mon mari me parle souvent de vous et de votre grand talent.

— Oh! madame, répondit Octave qui prit un air confus, mon ami est trop indulgent.

— Et vous trop modeste.

— En attendant l'heure du déjeuner, je t'emmène, dit Simonin en passant son bras sous celui de son ami.

Il lui fit visiter toute la maison. Je ne connais pas de propriétaire qui n'en eut fait autant, ni vous non plus. Il conduisait Octave partout, lui montra toutes les pièces, depuis les communs jusqu'aux chambres à coucher, ne lui faisant pas grâce du plus petit cabinet.

Il voulait encore lui faire parcourir l'usine; heureusement une bonne vint les prévenir que Madame les attendait.

Elle vint en grande toilette au devant de son hôte.

— C'est un déjeuner sans façon, dit-elle, nous avons quelques invités, des voisins seulement.

Au salon, Octave trouva une nombreuse assistance, toute l'élite de la société de Perdrigeon.

Lucienne le présenta :

— Monsieur Octave Sillard, poète.

Un murmure flatteur circula dans l'assemblée.

Octave eut un mot aimable pour chaque invité.

On passa dans la salle à manger, où une table luxueusement servie attendait les hôtes du château. Ce déjeuner sans façon ressemblait beaucoup à un repas de grand apparat. Octave ne songea pas à s'en plaindre; les poètes ne tiennent pas absolument à être traités sans façon.

Il prit place à droite de la maîtresse de la maison, à côté de Mlle Irma Dubuisson, une ravissante blonde de dix-huit ans.

— Irma, dit Lucienne, je te confie à Monsieur Sillard, fais lui oublier les Parisiennes.

La jeune fille jeta un regard timide sur son voisin. Octave prit une pose étudiée, le buste un peu incliné en arrière, une main posée négligemment sur la table, le petit doigt relevé.

Pour mettre sa voisine à son aise, il lui sourit avec bienveillance.

— Mademoiselle aime sans doute la poésie? demanda-t-il.

— Moi, monsieur, pas du tout.

Je l'intimide, se dit Octave.

Lucienne avait grand soin de son invité.

— Combien je vous envie! disait-elle, pendant qu'il se servait copieusement du perdreau truffé; vous autres poètes, vous ne vivez que par les jouissances de l'esprit, vous ne connaissez que les joies de l'intelligence.

Simonin parla de son usine.

Lucienne l'interrompit.

— Vous devez nous trouver bien vulgaires.

Octave protesta.

Elle reprit :

— A nous qui vivons au ras de terre, vous découvrez un coin de ciel.

Océane trouvait la femme de son ami très bien.

La conversation se généralisa.

— Monsieur, lui dit M. Dubuisson, le père de sa voisine, j'ai beaucoup connu quelqu'un de votre partie; n'est-ce pas, ma femme? dit-il en se tournant vers madame Dubuisson.

— Tu te trompes, mon ami; Potardon n'était pas comme monsieur.

Ma partie, pensait Octave. Est-ce qu'il me prend pour un menuisier?

— C'est vrai, prit M. Dubuisson, il ne composait que des chansons.

— Un chansonnier peut aussi être un poète, observe poliment Octave.

— C'est bien ce que je disais, continua M. Dubuisson; il était très original, très amusant en société: il imitait la locomotive.

Octave était inquiet, mais Lucienne prit la parole :

— Monsieur est amateur d'un délicieux volume de vers qu'il a eu l'amabilité de nous envoyer, ce qui nous a causé un grand plaisir.

— Je te remercie, cria Simonin pour dominer le bruit des conversations; tu nous a rendus bien heureux.

— Cela n'en vaut pas la peine; c'est un essai, murmura Octave, un simple essai.

— Pas du tout, dit Lucienne, c'est un chef-d'œuvre.

— Vous nous le prêterez? demanda l'épouse du notaire.

Toutes les dames appuyèrent sa requête. Tout Perdrigeon semblait assoiffé de poésie.

— Nous le garderons précieusement, dit Lucienne.

— Oui, ajouta Simonin, c'est toi qui l'a rangé.

— Je l'ai moi-même placé dans la bibliothèque où il occupe la première place.

— La première, c'est trop, c'est trop, dit Octave qui buvait du lait.

— Non, monsieur, répondit Lucienne en lui offrant le bras pour passer au salon, la première dans notre bibliothèque et dans notre cœur!

On servit le café, l'heure de la séparation allait sonner. Octave éprouva le besoin de se soustraire pour un instant à l'admiration des assistants. On a beau être fils de la Muse et parler la langue des dieux, on n'en est pas moins soumis aux petites sujétions de l'humaine nature.

Il se fit indiquer le buen-retiro.

Ah! La province, les vieux amis d'enfance, se disait-il en traversant le parc, il n'y a que cela de vrai! Quelle différence avec Paris! Là, tout est faux: les visages trompent, les paroles mentent, les sourires grimacent; ici tout respire la franchise et l'aimable ignorance.

Il se sentait délicieusement remué jusqu'au fond des entrailles, et se tournait vers la maison hospitalière:

— Tempie de la Sincérité, déclama-t-il dans un accès de lyrisme, je te salue!

Il était arrivé.

Il pénétra dans le chalet discret.

A peine était-il installé qu'il laissa échapper une plainte étouffée, un papier tomba de ses mains. Il venait de reconnaître des feuillets non coupés des « Soupirs de la brise »!

E. F.

AMIS DES LETTRES PÉRIGORDINES

Abonnez-vous dès aujourd'hui
Abonnements POUR UN AN (5 n°):
500 francs.

Abonnements de soutien: 700 fr.

Abonnements d'honneur: 1.000 fr.

Si nos publications vous plaisent,
aidez-nous.

Je soussigné _____
demeurant à _____
commune de _____

déclare souscrire un abonnement
de _____ aux LETTRES PÉRIGORDINES,
moyennant le prix de _____ fr.,
du _____ au _____

Imprimerie JOUCLA,
19, rue Lafayette, Périgueux.
Le Gérant: Pierre PEYRAS.